

PÉRICLÈS VU PAR L'ABBÉ J.-J. BARTHÉLEMY

Étude d'un piège dans le récit du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*

Le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire* est le principal ouvrage de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, né à Cassis en 1716, mort à Paris en 1795. Lors de sa parution à Paris en 1788, au temps du néoclassicisme et du « retour à l'antique », ce livre remporta un très vif succès et permit à son auteur d'entrer à l'Académie. L'on a souvent expliqué ce succès par la solide documentation qui sous-tend le récit du *Voyage du Jeune Anacharsis*. L'auteur a affirmé avoir travaillé à l'ouvrage de 1757 à 1788 ; il a d'ailleurs tenu à décrire avec précision dans ses *Mémoires* sa méthode de travail en la présentant comme une compilation critique prudente, patiente et érudite, visant à l'exhaustivité et soucieuse d'indiquer ses sources :

« J'avais lu les anciens auteurs ; je les relus la plume à la main, marquant sur des cartes tous les traits qui pouvaient éclaircir la nature des gouvernements, les mœurs et les lois des peuples, les opinions des philosophes etc. Avant de traiter une matière, je vérifiais mes extraits sur les originaux : je consultais ensuite les critiques modernes qui avaient travaillé sur le même sujet, soit dans toute son étendue, soit partiellement. S'ils rapportaient des passages qui se fussent dérobés à mes recherches et qui pussent me servir, j'avais soin de les recueillir après les avoir comparés aux originaux : quand leur explication différait de la mienne, je remontais aux sources : enfin s'ils présentaient des idées heureuses, j'en profitais, et je me faisais un devoir de citer ces auteurs... ».¹

1. « *Mémoires sur la vie et sur quelques-uns des ouvrages de J.-J. Barthélemy écrits par lui-même en 1792 et 1793* », publié en tête de : Abbé Jean-Jacques BARTHÉLEMY, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce vers le milieu du IV^e siècle avant l'ère vulgaire*, dans la plupart des éditions postérieures au décès de l'auteur en 1795 (ici, celle de Didot, Paris, 1853).

De ce point de vue, Gustave Lanson était fondé de reprendre, dans son *Histoire de la littérature française*, l'opinion couramment admise qui considère le Voyage comme un ouvrage « de vulgarisation de toute la civilisation grecque, telle que la science du temps l'a restituée, vie publique et vie privée, religion et philosophie, poésie et art, monuments et paysages. »². On peut admettre que Barthélemy cherchait vraisemblablement à produire un tableau aussi complet que possible de la Grèce antique et qu'il avait acquis une connaissance des événements et des hommes de l'Antiquité aussi détaillée que possible de son temps à travers l'étude des sources documentaires textuelles. Les a-t-il néanmoins jugées comme l'eût fait un historien ancien ou du moins un historien qui se bornerait à se tenir au plus près de ses sources et des auteurs qu'il cite en référence ? Le *Voyage* n'est-il qu'une agréable présentation de tout ce que les auteurs antiques ont pu écrire sur l'histoire de leur patrie et la vie de leurs grands compatriotes, rédigée par un érudit à la personnalité assez discrète ? L'exemple du regard qu'il porte sur Périclès nous permettra de montrer que le Voyage ne constitue pas seulement une excellente vulgarisation de l'histoire et des organisations politico-religieuses de la Grèce antique, mais qu'il est aussi le reflet des conceptions politiques et sociales, voir des convictions d'un auteur marqué par l'esprit de Lumières. Ce passage est l'un de ceux en effet que l'on peut considérer comme un piège pour le lecteur qui, sur la foi de quasiment tous les ouvrages qui mentionnent l'ouvrage, serait persuadé de lire une simple compilation érudite des indications et affirmations des auteurs de l'Antiquité sans se donner la peine de vérifier la conformité du texte avec les sources explicitement avancées par l'auteur.

Quand on lit en effet le développement qu'il consacre à Périclès, on est d'emblée frappé de constater l'antipathie manifeste de l'abbé Barthélemy à l'égard du stratège d'Athènes. Or, Barthélemy renvoie aux deux auteurs antiques qui sont la meilleure source pour cet épisode mais qui sont paradoxalement très favorables à Périclès. D'une part, à la Vie de Périclès de Plutarque, dont la sobriété du propos ne cache pas l'admiration qu'il a pour l'homme, d'autre part, à Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, qui est profondément fasciné par la politique de Périclès. Examinons donc la façon dont l'abbé Barthélemy fait usage de ces sources et les réflexions et conclusions qu'elles lui permettent d'avancer.

ARRIVÉE AU POUVOIR DE PÉRICLÈS

Barthélemy présente d'entrée un Périclès sachant habilement profiter de l'immaturité politique du peuple athénien pour réaliser des ambitions politiques qu'il juge égoïstes.

2. G. LANSON, *Histoire de la littérature française*, Paris, 1903, p. 834.

« (a) Il partagea d'abord sa faveur avant que de l'obtenir tout entière. Cimon était à la tête des nobles et des riches; Périclès se déclara pour la multitude qu'il méprisait, et qui lui donna un parti considérable. Cimon, qui par des voies légitimes avait acquis dans ses expéditions une fortune immense, l'employait à décorer la ville et à soulager les malheureux. Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public des Athéniens, et de celui des alliés, remplit Athènes de chefs-d'œuvre de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux juges, à ceux qui assisteraient aux spectacles et à l'assemblée générale.³

(b) Le peuple ne voyant que la main qui donnait, fermait les yeux sur la source où elle puisait. Il s'unissait de plus en plus avec Périclès, qui pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices et se servit de lui pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifestant. Il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons avec les Lacédémoniens; (c) et sous de frivoles prétextes, il détruisit l'autorité de l'aréopage, qui s'opposait avec vigueur à la licence des mœurs et des innovations. »

En comparant le récit de Barthélemy et les sources anciennes auxquelles il renvoie successivement, il est aisé de se rendre compte que notre auteur ne restitue nullement les idées des auteurs qu'il cite en référence. Par exemple dans la partie (b) de son propos, Plutarque (*Vie de Cimon*) ne se montrait pas sévère vis-à-vis de Périclès quand il expliquait les conditions dans lesquelles le peuple athénien avait décidé le bannissement de Cimon. En outre, il est intéressant de signaler que Plutarque (ibid.) précise que quand il a fallu rappeler Cimon, c'est Périclès lui-même qui rédigea et soumit le décret à l'approbation du peuple. Cette marque de grandeur qui n'apparaît nullement dans le récit de Barthélemy avait attiré l'attention du traducteur de Plutarque André Dacier (1651-1722), qui fut particulièrement touché par le geste de Périclès en faveur de son adversaire: « j'ai hasardé cette expression querelles politiques, nous précise-t-il, pour dire des querelles qui se calment et s'apaisent dès que la politique le demande. La politique, c'est-à-dire l'intérêt de l'État. »⁴.

Par ailleurs, contrairement à Barthélemy, le regard que Plutarque (*Vie de Périclès*) porte sur la politique de l'homme d'État athénien vis-à-vis du peuple n'est pas du tout péjoratif; pour lui, c'est bien le contexte politique qui expliquait la conduite de Périclès. En outre Plutarque a tenté de justifier les dépenses effectuées par le stratège en vue d'embellir Athènes, qui lui auraient même valu, selon certains auteurs, le surnom d'Olympien.

3. *Voyage*, p. 68, Barthélemy renvoie aux sources ci-dessous. (j'ai jugé nécessaire de les repérer par des lettres pour les appels de note des citations) (a) – Aristote, *La politique*, livre II, chapitre 12; (b) – Plutarque, *Vie de Cimon*, traduction de DACIER, tome 7; (c) – Plutarque, *Vie de Périclès*, traduction de DACIER, tome 3.

4. Plutarque, *Vie de Cimon*, note (g), p. 52.

Continuons de lire la présentation que fait Barthélemy de l'ascension de Périclès.

« Après la mort de Cimon, Thucydide son beau-frère tâcha de réanimer le parti chancelant des principaux citoyens. Il maintint pendant quelque temps l'équilibre, et finit par éprouver les rigueurs de l'ostracisme ou de l'exil. Dès ce moment Périclès changea de système: il avait subjugué la multitude en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opérait par ses volontés; tout se faisait, en apparence, suivant les règles établies; et la liberté, rassurée par le maintien des formes républicaines, expirait, sans qu'on s'en aperçût, sous le poids du génie. »

Il n'est pas difficile d'observer ici que le texte de Plutarque (*Vie de Périclès*) auquel il renvoie explicitement est loin d'être pour Barthélemy une source. Il a composé plutôt son récit en fonction du jugement global qu'il portait sur Périclès, au point qu'il a préféré passer sous silence des idées de Plutarque qui paraissent pourtant proches de son point de vue. En effet, Barthélemy qui se montre dans son ouvrage toujours méfiant envers le « peuple » plaide pour qu'on institue un contrepoids éclairé susceptible de tempérer ses excès. Or, ce vœu semble apparaître dans le texte de Plutarque quand ce dernier présente Périclès après que le peuple l'ait porté au pouvoir souverain.

« Alors, dit Plutarque, il commença à n'être plus le même, à ne plus se montrer si doux et si traitable, et à ne plus céder et s'abandonner aux caprices et aux fantaisies du peuple, comme à toutes sortes de vents; mais tirant les rêves de ce gouvernement populaire, trop mou et trop efféminé, comme on hausse les cordes d'un instrument qui sont trop lâches, il le convertit en un état aristocratique ou plutôt en une espèce de Royauté... Il vint si bien à bout du peuple qu'il maniait à son gré... Il le menait malgré lui à ce qui était le plus expédient: imitant en cela un sage médecin. »

À noter cependant que Plutarque nuance aussitôt ce jugement en ajoutant:

« Il est vrai que ce qui donnait à Périclès cette grande autorité, ce n'était pas seulement la force de son éloquence, mais comme le dit Thucydide, la gloire et la réputation de sa vie et sa grande probité. Car il était ennemi des présents, il n'augmenta pas d'une seule drachme le bien que son père lui avait laissé. »⁵

Un des prédécesseurs les plus connus de Barthélemy, Charles Rollin (1661-1741), s'était efforcé dans son *Histoire Ancienne* (13 vol., 1730-1738) d'analyser objectivement le destin politique du stratège. Il aboutissait aux mêmes constats que Thucydide (l'historien) et Plutarque. En effet, Rollin estimait que c'était pour pouvoir triompher de son adversaire Thucydide que Périclès avait octroyé des largesses au peuple en vue d'obtenir ses suffrages.

5. Plutarque, *Vie de Périclès*, traduction de DACIER, tome 3, p. 44-46.

6. Ch. ROLLIN, *Histoire Ancienne*, tome II, p. 254-255. Le Thucydide dont parle Rollin est différent de Thucydide l'historien. Il est le fils de Melesias. Il fut après Cimon le principal adversaire de Périclès. (cf. Plutarque, *Vie de Périclès*, p. 31 et p. 44.)

Mais une fois son objectif atteint, Rollin pense qu'il gouverna admirablement la cité d'Athènes.⁶

Lorsque Barthélemy rapporte avec amertume que Périclès détruisit l'autorité de l'Aréopage une fois qu'il eut accédé à la magistrature suprême, ne cherche-t-il pas à dénoncer implicitement une forme d'exercice du pouvoir personnel de la part de l'homme d'État athénien ? On croit pouvoir être affirmatif dans la mesure où Barthélemy marque en nombre d'endroits de son livre son horreur de tout pouvoir excessif, qu'il soit exercé par le peuple ou par le souverain. Il l'a par exemple indiqué auparavant dans l'ouvrage lorsqu'il constate que « la Constitution de Solon s'est détruite par l'excès de pouvoir dans le peuple, comme celle des Perses, par l'excès de pouvoir dans le prince. » Cette règle, dans l'esprit de notre auteur, ne souffre aucune exception. Dès lors, du moment que le pouvoir de Périclès n'a plus de bornes, cela signifie pour Barthélemy que les jours de l'État athénien sont inéluctablement comptés. C'est, me semble-t-il, la façon qu'a eue Périclès d'exercer un pouvoir personnel qui achève d'expliquer cette antipathie que Barthélemy nourrit à son égard ; elle ne peut qu'être sous-tendue par ses convictions personnelles et ne correspond nullement aux idées explicites et à l'argumentaire des auteurs anciens et de nombre de leurs utilisateurs modernes. Barthélemy cherche apparemment à travers cette présentation négative du stratège à persuader ses lecteurs que la politique de celui qu'il considère comme le principal responsable de la décadence d'Athènes doit être blâmée.

« Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînait, en respectaient l'auteur, parce qu'ils le voyaient rarement implorer leurs suffrages ; et aussi expressifs dans leurs expressions que dans leurs sentiments, ils ne représentaient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisait-il entendre sa voix dans les occasions essentielles ? On disait que Jupiter lui avait confié les éclairs et la foudre. N'agissait-il dans les autres que par le ministère de ses créatures ? On se rappelait que le souverain des cieux laissait à des génies subalternes les détails du gouvernement de l'univers. »⁷

En donnant un certain crédit à la pièce d'Aristophane *Les Acharniens*, à laquelle il renvoie, Barthélemy fournit un autre indice de son hostilité à Périclès. Notre auteur savait pourtant grâce à Plutarque que les récits des poètes comiques de l'Antiquité n'étaient guère des sources fiables. Dacier n'avait d'ailleurs pas manqué de souligner en traduisant la Vie de Périclès que : « Plutarque y enseigne avec beaucoup de sagesse le peu de foi qu'on doit ajouter aux railleries et aux médisances des poètes comiques et des poètes satiriques dont le métier est de sacrifier souvent les honnêtes gens à l'envie qu'ils ont de faire rire et de divertir le public. »⁸ En se référant sans nuance

7. *Voyage*, p. 69. Barthélemy renvoie à Aristophane, *Les Acharniens*, V, 529 et à Plutarque, *Vie de Périclès*.

8. Plutarque, *Vie de Périclès*, traduction de DACIER, tome 3, p. 42.

à Aristophane, Barthélemy était donc loin de rechercher la vérité historique. Il voulait même implicitement faire à Périclès un procès d'intention. En effet, s'il s'aventure à assimiler le pouvoir du stratège athénien à une espèce de théocratie, c'est vraisemblablement pour mieux orienter sur lui les foudres des lecteurs éclairés du XVIII^e siècle. Ceux qui avaient par exemple intégré dans leurs valeurs les enseignements de Diderot dans l'*Histoire des deux Indes* et qui estimaient avec lui que ceux qui ont fait descendre du ciel le droit de commander ont favorisé la théocratie ou le despotisme sacré, la plus cruelle et la plus immorale des législations, celle où l'homme orgueilleux, malfaisant, intéressé, vicieux avec impunité, commande à l'homme de la part de Dieu⁹.

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

On pourrait imaginer que quand il doit rapporter les événements de la Guerre du Péloponnèse, Barthélemy est très embarrassé dans la mesure où il doit s'appuyer presque exclusivement sur le texte de Thucydide, grand admirateur de l'homme d'État athénien. C'est peut-être pourquoi la lecture de la partie du récit du Voyage comprise entre le début de la guerre et la mort de Périclès paraît relativement fastidieuse.

Selon Barthélemy¹⁰, au moment où le peuple lacédémonien semblait être sensible aux réflexions d'Archidamus, Sthénélaïdas, un des Ephores allait le convaincre d'en décider autrement. Il le poussa à soumettre par la voix de ses députés aux Athéniens des conditions de maintien de la paix qui impliquaient entre autres la révocation du décret interdisant le commerce de l'Attique aux habitants de Mégare et le fait de permettre aux villes de la Grèce qui leur étaient soumises de se gouverner selon leurs propres lois.¹¹ Or, Périclès persuada les Athéniens de ne pas céder.¹² « Après cette réponse, dit Barthélemy, les ambassadeurs de Lacédémone se retirèrent; et de part et d'autre on s'occupa des préparatifs de la guerre la plus longue et la plus funeste qui ait jamais désolé la Grèce.¹³ Elle dura vingt sept ans. Elle eut pour principe l'ambition des Athéniens, et la juste crainte qu'ils inspirèrent aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Les ennemis de Périclès l'accusèrent de l'avoir suscitée. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle fut utile au rétablissement de son autorité. »

Barthélemy n'indique pas de source pour cette dernière affirmation par laquelle il semble imputer la responsabilité de la guerre à Périclès. Il a précé-

9. D. DIDEROT, *Œuvres* (col. Bouquins), t. III, Paris, 1995, p. 613.

10. *Voyage*, p. 72-73. - Barthélemy restitue textuellement Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse* (j'indique dans les notes suivantes les passages suivis par Barthélemy).

11. Livre I, chap. 139.

12. Livre I, chap. 140.

13. Barthélemy situe l'ouverture des hostilités au printemps de l'année 431 av. J.-C.

demment signalé qu'avant la guerre du Péloponnèse, les ennemis de Périclès, n'osant l'attaquer directement, orientaient leurs attaques contre ceux qui avaient mérité sa protection ou son amitié dans l'espoir de ruiner son autorité. Phidias, chargé de la direction des superbes monuments qui décorent Athènes, fut dénoncé pour avoir soustrait une partie de l'or dont il devait enrichir la statue de Minerve; Anaxagore fut traduit en justice pour crime d'impiété. Aspasia, amie du stratège, fut accusée d'avoir outragé la religion.¹⁴ Barthélemy croit pouvoir en déduire de façon « certaine » que si Périclès avait engagé Athènes dans la guerre, c'est uniquement pour restaurer sa crédibilité qui est alors fortement compromise. En fait, si Barthélemy ne cite ici aucune autorité antique, c'est qu'il ne saurait s'appuyer sur le texte de Plutarque (*Vie de Périclès*) qui considérait la cause de la guerre retenue par Barthélemy comme une méchante calomnie orchestrée par les ennemis de Périclès. Il est net que Barthélemy n'a pas cherché à analyser ici toute la dimension historique de la question. Il est à peine utile de rappeler que les historiens sont presque unanimes à considérer aujourd'hui cette guerre comme la conséquence de la politique impérialiste qui avait commencé avant Périclès et qui engendra l'Empire athénien.¹⁵

Autre indice qui semble conforter l'idée que le récit de Barthélemy est guidé par son antipathie envers Périclès, sa narration de la première campagne des hostilités est marquée par la ferme volonté de condamner la stratégie militaire de Périclès. Cette stratégie consistait initialement à exiger des Athéniens qu'ils restent à l'intérieur des remparts malgré leurs protestations, pendant que les Spartiates sous la conduite d'Archidamus détruisaient tout sur leur passage. Notre auteur se montre très sévère à l'égard de Périclès au sujet de cette campagne qu'il considère comme un échec pour Athènes :

« Alors Archidamus ayant continué sa marche, se répandit, au temps de la moisson, dans les plaines de l'Attique. Les malheureux habitants s'en étaient retirés à son approche : ils avaient transporté leurs effets à Athènes, où la plupart n'avaient trouvé d'autre asile que les temples, les tombeaux, les tours des remparts, les cabanes les plus obscures, les lieux les plus déserts. Aux regrets d'avoir quitté leurs anciennes et paisibles demeures, se joignait la douleur de voir au loin leurs moissons consumées par les flammes, et leurs récoltes abandonnées au fer de l'ennemi.

Les Athéniens contraints de supporter des outrages qu'aggravait le souvenir de tant de glorieux exploits, se consumaient en cris d'indignation et de fureur contre Périclès, qui tenait leur valeur enchaînée. Pour lui, n'opposant que le silence aux prières et aux menaces, il faisait partir une flotte de cent voiles pour le Péloponnèse, et réprimait les clameurs publiques par la seule force de son caractère. »¹⁶

14. *Voyage*, p. 69-70.

15. Sur l'état actuel du problème de la responsabilité de Périclès, voir Claude MOSSÉ, *Histoire d'une démocratie: Athènes*, Paris, 1971.

16. *Voyage*, p. 74.

Thucydide est ici cité en référence par Barthélemy. Il est nécessaire de reproduire le texte de l'historien grec pour le comparer à la version de Barthélemy.

« ...La ville, dit Thucydide, était dans un état d'excitation extrême et l'on se déchaînait contre Périclès, en oubliant tous les conseils qu'il avait donnés. On l'accusait de lâcheté parce que lui, stratège, n'emmenait pas les hommes se battre. On lui attribuait la responsabilité de tous les maux qu'on endurait.

Voyant ses concitoyens aigris par les épreuves de l'heure et incapables d'apprécier sainement la situation, Périclès, convaincu qu'il avait raison de s'opposer à toute sortie, évitait de convoquer soit l'assemblée soit une réunion quelconque. Il craignait qu'une décision fâcheuse ne fût prise à la suite de délibérations au cours desquelles les Athéniens se laisseraient guider par la passion plus que par le jugement. Il se contentait de veiller à la défense de la ville et d'y maintenir la tranquillité autant qu'il le pouvait. Pourtant il envoyait régulièrement hors de l'enceinte des détachements de cavalerie chargés d'empêcher les patrouilles ennemies de pousser des pointes jusque dans les campagnes avoisinant la ville et d'y causer des dégâts. Un bref engagement se produisit à Phrygia entre un escadron athénien renforcé par des Thessaliens et la cavalerie béotienne. Les Athéniens et les Thessaliens eurent le dessus jusqu'au moment où, à l'arrivée d'hoplites venus au secours des Béotiens, ils se retirèrent après avoir subi des pertes peu importantes. Ils purent du reste recueillir leurs morts le jour même, sans solliciter de trêve. »¹⁷

On notera que Plutarque (*Vie de Périclès*) s'était montré fidèle au récit de Thucydide et que Rollin avait également repris dans son récit les idées de Thucydide.¹⁸

Enfin Barthélemy, qui avait l'habitude de restituer d'une façon souvent lassante au goût du lecteur actuel l'intégralité des discours des parties en présence, est au contraire d'une extrême brièveté au sujet de la fameuse oraison funèbre que Périclès prononça à l'intention des Athéniens morts durant la première campagne, qui est pourtant un véritable compendium de science politique : « L'hiver suivant, ils honorèrent par des funérailles publiques ceux qui avaient péri les armes à la main ; et Périclès releva leur gloire dans un discours éloquent. »¹⁹

Ce discours correspond chez Thucydide aux chapitres 33 à 47 du livre II de La Guerre du Péloponnèse et l'on sait que l'historien a mis tout son talent à profit pour reconstituer les propos de Périclès, afin de démontrer à son lecteur les qualités de grand homme d'État que fut selon lui le stratège. C'est ce qu'avait compris Plutarque (Périclès), quand il exprimait ouverte-

17. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, « lib. II, chap. 22 » (je cite ci-dessus la traduction d'A. BARGUET, Bibl. de La Pléiade).

18. Plutarque, *Vie de Périclès*, tome III, trad. de DACIER, p. 89 et sq. ROLLIN, *Histoire Ancienne*, tome II, livre IX, p. 260.

19. *Voyage*, p. 74-75.

ment son admiration pour Périclès après avoir cité l'oraison funèbre, comme Dacier n'avait pas manqué de le souligner dans les remarques de sa traduction.

La mort de Périclès devait intervenir quelques temps après la première campagne. Dès lors, le récit de Barthélemy ne présente plus d'intérêt particulier, ce qu'il a honnêtement reconnu en renvoyant directement aux sources antiques ceux qui souhaitaient approfondir la question :

« Thucydide, Xénophon, et d'autres auteurs célèbres, nous dit-il, ont décrit les malheurs que produisent ces longues et funestes dissensions. Sans les suivre dans des détails qui n'intéressent aujourd'hui que les peuples de la Grèce, je rapporterai quelques uns des événements qui regardent plus particulièrement les Athéniens. »²⁰

Parmi ces événements qu'il a tenu à rapporter figure néanmoins la peste d'Athènes qui se déclara, selon lui, au commencement de la seconde année des hostilités. Il s'appuie évidemment sur le texte célèbre de Thucydide pour décrire les symptômes de la maladie ainsi que ses issues mortelles.²¹ Il est intéressant d'observer que notre auteur reconnaît implicitement alors la valeur de Périclès lorsqu'il considère sa mort survenue dans la troisième année de la guerre comme « la perte la plus irréparable. »²² Barthélemy ne s'embarrasse guère de cette apparente contradiction quand il s'accorde tardivement avec Thucydide pour reconnaître un certain mérite à Périclès :

« Si, conformément au plan de Périclès, nous dit-il, les Athéniens avaient continué une guerre offensive du côté de la mer, défensive du côté de la terre; si, renonçant à toute idée de conquête, ils n'avaient pas risqué le salut de l'État par des entreprises téméraires, ils auraient tôt ou tard triomphé de leurs ennemis, parce qu'ils leur faisaient en détail plus de mal qu'ils n'en recevaient; parce que la ligue dont ils étaient les chefs leur était presque entièrement subordonnée tandis que celle du Péloponnèse, composée de nations indépendantes, pouvait à tout moment se dissoudre. Mais Périclès mourut, et fut remplacé par Cléon. »²³

LE VOYAGE, UN COMPENDIUM DES IDÉES DE SON TEMPS ?

Périclès semblait a priori présenter toutes les qualités qui auraient dû lui valoir la sympathie de Barthélemy. Il descendait d'une part de la grande famille des Alcéméonides, d'autre part, il fit des études très poussées en philosophie avant d'entrer dans la vie politique. Tout ceci notre auteur le dit explicitement dans son récit. On est alors tenté de se demander pourquoi il

20. *Voyage*, p. 75.

21. *Voyage*, p. 75, Barthélemy renvoie à « Thucydide, lib. II, chap. 49 ».

22. *Voyage*, p. 76. Barthélemy situe l'événement à l'an 429 av. J.-C. vers l'automne.

23. *Voyage*, p. 76. « Thucydide, lib. II, chap. 65 ».

fait montre d'une telle sévérité dans sa manière de juger Périclès, en contrepoint de ses sources ou de Rollin.

L'on notera d'abord une relation qui semble nette entre le regard qu'il porte sur le stratège athénien et des idées de Fénelon – un des auteurs dont l'influence sur Barthélemy est manifeste à travers tout l'ouvrage. Fénelon les avait attribuées à Socrate dans un de ses *Dialogues des morts*, publiés en 1712 :

« Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être l'idole des hommes, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnaie. Quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant, ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait croire qu'on se donne à eux.

Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition paraissent bienfaisants et généreux. Ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes mais pour abuser de tout le genre humain. De tels hommes sont les pestes du genre humain. »²⁴

L'on croit percevoir un indice de cette influence de Fénelon sur Barthélemy quand ce dernier infléchit le texte de la Vie de Périclès dans un sens tout à fait opposé aux desseins de Plutarque. En effet, alors que Plutarque insiste sur le rationalisme de Périclès et l'attribue à son commerce avec Anaxagore, qui lui apprit à fouler aux pieds « la superstition qui jette la frayeur dans l'esprit des ignorants »²⁵, Barthélemy préfère observer dans les discours de Périclès une majesté imposante, sous laquelle les esprits restaient accablés : « c'était, dit-il, le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui en lui développant le principe des êtres et les phénomènes de la nature semblait avoir agrandi son âme naturellement élevée. On était frappé de la dextérité avec laquelle il pressait ses adversaires et se dérobaient à leurs poursuites. Il la devait au philosophe Zénon d'Elée, qui l'avait plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes. »²⁶

C'est donc vraisemblablement parce que Barthélemy se défiait de la multitude qu'il déprécie Périclès, lequel s'appuya sur le parti populaire pour être élu au pouvoir souverain. Sans doute tenait-il à le porter au catalogue des hommes politiques peu recommandables tels que les avait définis Fénelon.

En se rapprochant des idées de Fénelon, Barthélemy s'éloignait du contexte de l'Antiquité. En tout cas, sa condamnation implicite de l'usage pervers qu'on pouvait faire de la philosophie suivant l'exemple de Périclès

24. FÉNELON, *Œuvres* I, Paris, Bibl. de La Pléiade, 1983. p. 339-340.

25. Plutarque, *Vie de Périclès*, traduction de DACIER, tome 3, p. 17.

26. *Voyage*, p. 68.

est totalement étrangère au texte de Plutarque. Barthélemy se montre en revanche fidèle à sa conviction personnelle, qui affleure en maints autres passages de son ouvrage, selon laquelle le peuple, politiquement immature, peut être la victime de toute forme de manipulations, surtout quand il est à la merci d'un homme politique ambitieux. Ainsi peut-on penser qu'à travers le cas de Périclès et le récit de ses rapports avec le peuple athénien, notre auteur cherchait à condamner sans appel cette forme de démocratie qui fut instituée à Athènes.

L'attitude de Barthélemy à l'égard de Périclès nous semble trouver son explication dans la pensée éclairée du XVIII^e siècle, où Périclès pouvait être considéré comme un personnage qui suscitait à la fois l'admiration et la crainte. En effet, en concédant au peuple athénien le pouvoir de décider sans entraves, Périclès achève un processus démocratique qui est ordinairement approuvé par les théoriciens du Siècle des Lumières, du moins ceux qui souhaitaient que le roi soit désormais non plus responsable devant Dieu, mais devant le peuple. Mais ces derniers estimaient aussi que le peuple étant politiquement immature, une institution capable d'orienter ses décisions pour éviter les dérapages était indispensable. Les théoriciens du XVIII^e siècle étaient de surcroît loin de penser qu'on pouvait trouver à chaque règne un souverain présentant les mêmes qualités personnelles qui semblaient avoir été celle de Périclès. C'est pourquoi ils ne voulaient pas prendre le risque de proposer des réformes tendant à accorder au peuple des pouvoirs très étendus comme l'avait fait l'homme d'État athénien. Dans ces conditions, sa politique était jugée dangereuse par Barthélemy, voire suicidaire pour un État.

Ainsi, même si Barthélemy renvoie au texte d'Eschine, *Sur l'ambassade*, il semble que ce ne soit pour lui qu'un prétexte car il voulait se faire l'interprète des auteurs du XVIII^e siècle pour condamner sans appel la démocratie athénienne qui, avec la mort de Périclès, avait perdu la voix imposante qui savait neutraliser les folles prétentions du peuple. C'est en désespoir de cause que notre auteur mentionne avec amertume cette anecdote qui annonçait que désormais l'ordre des choses était inversé.

« Vers la fin de la guerre du Péloponnèse, on vit un joueur de lyre, autrefois esclave, devenu citoyen par ses intrigues, et adoré de la multitude pour ses libéralités, se présenter à l'assemblée générale avec une hache à la main, et menacer impunément le premier qui opinerait pour la paix. Quelques années après, Athènes fut prise par les Lacédémoniens, et ne tarda pas à succomber sous les armes du roi de Macédoine. »²⁷

À la lecture de ce passage, l'on peut comprendre que Barthélemy cherchait à mettre en garde ses concitoyens. Il demandait que tout soit mis en œuvre pour que son pays ne connaisse jamais cette anarchie consécutive au pouvoir incontrôlé octroyé au peuple, qui détruisit Athènes avec tout son cortège de désordres et de troubles sociaux.

27. *Voyage*, p. 85. Eschine, *Sur l'ambassade*, trad. de l'Abbé MILLOT.

Nous espérons avoir montré à travers cet exemple combien l'abbé Barthélemy a su se démarquer de ses sources antiques pour discrètement insérer des idées modernes auxquelles il adhérait dans un récit historique de l'Antiquité grecque. Une lecture attentive du Voyage et la confrontation de son texte avec ceux des auteurs de l'Antiquité qui sont indiqués par l'auteur lui-même en références suggèrent que tout en respectant les exigences de l'érudition historique, l'ouvrage reflète en fait les opinions et appréciations personnelles de J.-J. Barthélemy et qu'il est l'écho des grands débats philosophiques et politiques qui agitent de façon intense l'intelligentsia de cette période. Il doit désormais être restitué parmi les œuvres des Lumières tardives, ce qui est sans doute l'autre explication de son grand succès dans les ultimes années de l'Ancien Régime et pendant la Révolution, voire au début du XIX^e siècle²⁸.

Papa Aboubacar TOURÉ

28. L'on trouvera une étude d'ensemble du *Voyage* selon cette problématique dans Papa Aboubacar TOURÉ, « *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de J.-J. Barthélemy. À la découverte de l'Antiquité au XVIII^e siècle », thèse d'histoire (direction R. Bertrand), Université de Provence, 2001, dactyl.